

Buste de Pallas
Composition en colonne

Couleur de la grâce

~~JUN 1934~~

A Constantin D[...]

Malgré ma répugnance de plus en plus insurmontable à tracer sur le papier mon image devant le Parthénon, je m'y sens obligé. Non tant pour fixer l'émotion que j'en eus - et qui après tout n'intéresse personne, ni demain n'importera plus même à moi-même - que pour aider dans la mesure de mes moyens à rectifier l'idée qu'on se fait en général de cet art du Vème siècle; je veux dire celle que, sur la foi des professeurs, jusqu'à présent, je m'en faisais. M me rappellerai-je jamais assez de quelle double prévention j'étais prisonnier, lorsque je me décidai à venir enfin vers Athènes. Tout ce que l'on m'avait dit en faveur de ce classicisme me mettait en défiance. On l'identifiait tellement au paganisme, on faisait tellement du paganisme une religion de l'homme, que je ne pouvais qu'être déçu par la vide beauté que je sentais m'attendre. A moins que, n'y devenant trop sensible, je dusse y perdre le meilleur de ma foi. De toute façon, j'étais certain de sortir diminué de cette rencontre - ou pour avoir manqué, par parti pris, une haute émotion humaine; ou pour avoir dû me rendre à elle avec mes raisons les plus profondes et les motifs de ma vie. Quelle ne fut donc ma surprise quand, à peine le pied/posé sur la marche des Propylées, il me fallut en effet sentir que je devais me rendre, mais en en éprouvant une plénitude qui me confirmait, sans rien en apparence de commun avec elles, dans le mieux assuré de mes certitudes. Ce qui

d'abord me devint sensible, c'était la légèreté que ces simples colonnes me valaient. Tout ce que je peux avoir vu, ce que je pouvais admettre ou soupçonner de la jaillissante beauté d'un simple fût n'avait rien de commun avec la brusque sensation que celle-ci me valait quand, affalé au seuil de la rampe rocheuse, je vis se dresser à l'autre bout, sur son faible sommet, le temple mutilé et sans toit, la ruine lamentable, mais malgré tout, indubitablement, la façade sans pareille. C'était comme si, sous mes yeux, un chant se fût élevé et qui se passait de paroles. J'étais loin de discerner les motifs encore emmêlés de ma joie, mais déjà je sentais que tout, les voix des gens, ma propre réflexion, alourdissaient cette musique, et que d'une façon immédiate et saisissante, irrésistible et vraiment évidente, c'était le silence et la pierre qui chantaient. Entre cet arpège de marbre et le chant de sa limpidité - entre le miel dont semblaient condensées ces colonnes et les lignes très simples selon lesquelles se répandait la douceur de ce miel, entre la sphère sans tache et le cube doré qui dans son azur s'insérait, une telle harmonie, une telle ~~inextinguible~~ unité, une telle douceur, une entente si profonde à la fois et si légère, si humaine et si céleste s'établissait sans heurt, sans effort, sans réserve, que se comblait toute lacune entre les sens divers auxquels ces diverses apparences s'adressaient. C'était vraiment comme la réalisation sous les yeux du miracle d'une unité à laquelle on avait jusqu'alors vainement aspiré. Et à cela rien d'explicite ne contribuait. C'était par l'effet d'un imperceptible accord, la manifestation d'une réalité profonde

dont ne serait apparu à la lumière que l'effet le plus subtil. Les voix des gens surtout semblaient impures. Toute parole, tout rire déchirait de sa vulgarité la louange indécise mais certaine qu'élevaient vers le ciel huit colonnes sans base et ce fronton décapité. J'avais la certitude d'un art dont jamais je n'avais trouvé ailleurs aucune équivalence : la suggestion d'un univers d'ordre et de joie par la répétition des lignes les plus simples. Et cette impression était si étrangère à tout ce que j'avais jusqu'alors appris à enfermer sous l'affreux vocable de "classicisme" que je ne plongeais pas seulement dans la joie de ce temple, mais dans celle de ma propre délivrance, et qu'il me semblait aborder à une région humaine où je n'avais encore jamais aspiré, ^{que} ~~dont~~ même, à cause de ceux qui me l'avaient jusqu'alors présentée, la défigurant à leur image, j'avais crû morne et vide, exactement à l'opposé de ce que je venais d'en découvrir. Un monde de lumière ~~et~~ de joie où je sentais sombrer mon grand amour de tous les archaïsmes, et tout en même temps s'évaporer ma répugnance à l'égard d'une perfection qu'il avait fallu venir ici pour contempler. Je commençais de soupçonner la réalité de ce que j'avais si longtemps entendu appeler "le miracle du Vème siècle." C'était comme si jusqu'alors on ne m'eût jamais parlé de cela ou que nous ne nous fussions jamais entendus quand nous en parlions. Enfin qu'il y avait ici, moins ^{qu'ailleurs} ~~que partout~~, place pour tous les pions dont cette beauté me rendait plus inconcevables encore qu'auparavant l'attitude et les préférences. Car enfin que peuvent-ils aimer de cette beauté, sinon ce qui ne serait rien en l'absence de ce que j'^{en} aime :

comme ils disent,
la mesure, l'équilibre, *l'ordre*, qu'un manque de lumière, ~~ou~~ une autre teinte des marbres, ~~ou~~ un peu plus d'ornements rendrait vite insupportable. Surtout ce qu'ils aiment, c'est cet apparent dépaysement dont ils croient jouir ici à l'égard de notre foi. Et sans doute n'y a-t-il plus rien dans l'émotion que ce temple exprime de l'hébétude des premiers siècles. (C'est d'ailleurs à ce point que ma surprise fut la plus grande). ~~car~~
J'avais crû que je n'allais pouvoir aimer en Grèce que *ces* premiers siècles, qu'eux seuls avaient assez de naïfs rapports avec les dieux pour ne m'être pas tout à fait étrangers. En face du Parthénon, je n'en revenais pas d'avoir eu de telles *ni de devoir* préventions, ~~de~~ penser que ceux qui prétendaient l'aimer ne l'aimaient qu'à la faveur de ces préventions qui m'en avaient privé. [Quand je découvris cette grande masse de soleil et ces plinthes de marbre, quand je les vis tendues comme une offrande au sommet de la montagne sacrée, je commençai d'entrevoir que l'effort dont ce temple était le fruit impliquait plus de foi que jusqu'alors je n'avais crû, plus qu'on ne convient d'y trouver, et, pour tout dire, un sens de la divinité qui, sans être chrétien, ne m'en semblait pas moins beaucoup plus proche de la vérité que *du* le rationalisme *et non des* ~~de ceux dont la~~ ~~fallacieuse admiration m'avait jusqu'alors inévitablement~~ ~~détourné de reconnaître et de goûter la vraie.~~ Il ne s'agit pas de chercher le Christ ici - ni rien qui approche de nos ~~soucis~~ soucis moraux et du profond effort auquel la Révélation nous oblige. La divinisation de l'homme (par la répression de ce qui en lui - tenant le plus à la nature - contribue le plus à l'y

professeurs de la fausse beauté.

réduire), il est clair que si les Grecs l'avaient connue, le Christ n'eût pas eu besoin de nous la découvrir. Mais qu'il y eût dans la religion des Grecs plus qu'une glorification de l'instinct et des muscles humains, plus que ce culte puéril de la beauté formelle et de la froide raison auquel ceux qui ont la folie de croire qu'ils ont hérité de la grâce prétendent la réduire, je n'avais eu qu'à regarder ce composé de soleil et de lignes, cette minutieuse incision de la lumière par des cannelures pareilles à d'imperceptibles étraves, oui je n'avais eu qu'à regarder cette merveilleuse condensation de douceur et d'amour pour m'en rendre compte, ^{chassant ainsi} ~~et pour chasser~~ d'un seul coup, les longues habitudes de mon esprit faussé et toute une tradition de pesantes erreurs. [Que l'état lamentable où s'offre à présent à nous cette pathétique assemblée de colonnes ajoute à l'impression de spiritualité, (que leur accord à la lumière, ~~de~~ leur léger et solide élancement nous valent), je ne le crois pourtant pas. Car ce qui entourait d'abord ce temple, tant d'ex-votos, de stèles et d'autels secondaires, devait tout au contraire préciser un caractère religieux qui n'est plus à présent exprimé que dans un langage indirect où n'entrent plus d'images ni de mots humains. Ce que l'isolement de cette masse de pierre au sein de la lumière, ce que cette baignade en plein ciel, cette immobile navigation à la surface d'un étrange océan de roches qui jusqu'à ses bords moutonnent, ce qu'ajoute de religieux à son propre langage la solitude de cette ruine sereine, je crois que c'est un élément de pureté qui lui permet presque

d'atteindre aux sommets de l'ascétisme chrétien. Mais ce temple, s'il était fait pour ^{se} dresser au haut ~~de~~ ces vagues figées, et dans cette lumière où il plonge encore, n'était pas destiné à la ruine qu'il est devenu, de sorte que je craindrais de n'être pas honnête en me prévalant de sa présente solitude. Ce n'est pas l'ascétisme - bien qu'il s'impose à présent à notre plus fidèle lecture, c'est l'amour surtout qui me semble ici le plus constant facteur, le plus indubitable et que ne pouvaient qu'accentuer le décor qui d'abord l'entourait et cette mise en scène religieuse à laquelle nous ne songeons plus. En face du Parthénon, c'est le Parthénon de Phidias que ~~j'essaierais~~ d'imaginer au milieu d'un peuple de statues. Si favorable que soit à l'interprétation chrétienne la plus décantée, ce grand corps démuné, cette pure lumière, ce squelette d'une sévère joie, j'imagine plus volontiers encore la volupté qui devait être la sienne quand le long de ses métopes couraient les cavaliers de pierre, et que la longue procession de colonne à colonne n'en finissait pas de se dérouler. Mais cela même ne me paraît pas indispensable pour déchiffrer encore dans son sens le plus strict le caractère de ce monument. Non, nous n'avons pas besoin de recourir ni à ce que signifie de chrétienne pureté la dépossession de ces formes - ni nous n'avons besoin d'imaginer tout ce que devait exprimer d'irréductiblement religieux les offrandes d'un peuple qu'on a un peu trop essayé de réduire à la pure raison et à l'amour de soi. Ce temple nous suffit dont s'élève l'inlassable louange - le simple langage de ces lignes, le sens de ce qui n'a jamais

cessé d'être semblable à ce que nous le voyons être : le
jeu d'une sérénité nageant dans la lumière

*fin qui fia publicato
in france*

+

Je suis frappé au Musée de l'Acropole de l'arbitraire et du mauvais goût avec lesquels les archéologues ont imaginé de reconstituer les frontons du Parthénon. [Les seules statues qui nous restent semblent témoigner d'une grande majesté et d'une sorte de lourdeur sacrée. Ils n'ont rien trouvé de mieux à en faire qu'une espèce d'immense biscuit de Sèvres déclamatoire et gesticulant. Voilà leur Grèce : elle sort de Rome. Voilà ce qui jusqu'à présent m'avait rendu la Grèce intolérable. Sur la foi de ces faussaires, j'en étais dit aussi que tous les corps du Vème siècle ne songeaient qu'à s'exalter et se louer eux-mêmes, qu'à prendre leurs ébats les plus lâches et se livrer à l'éloquence. Or, si l'on regarde ce qui nous reste des métopes, on est frappé au contraire de la discrétion avec laquelle éphèbes et jeunes filles déroulent leurs cortèges. On remarque à peine leurs membres. Ils se confondent en une unité où rien d'individuel ne subsiste - rien de heurté. De même, d'ailleurs, ce qui reste des grandes statues des frontons suggère surtout l'idée de calme et d'équilibre. Les restitutions des archéologues, en trahissant la réalité, ont substitué à l'idée que les originaux Grecs nous vaudraient, nous valent encore, je veux dire à une impression d'équilibre, d'humilité et d'amour, l'impression d'un peuple grisé d'orgueil et qui ne songe qu'à se louer de vivre. Je ne connais rien de

plus décisif pour établir la nocivité des idées toutes faites qui ont cours dans les Ecoles officielles, que de comparer l'image qu'elles nous ont imposé jusqu'ici d'une antiquité gesticulante, à celle que l'interrogation des ruines nous livre. C'est à Athènes qu'on peut mesurer le mensonge qui nous a empoisonné l'antiquité, et l'insondable sottise de ceux qui, ayant remplacé la beauté par sa caricature, ne se sont même pas aperçus de la métamorphose et, continuant de nous proposer cette caricature pour modèle, ont peu à peu dénaturé le sens même de la beauté. Il leur a suffi pour cela de ne rien comprendre à la beauté qu'ils admireraient sans la comprendre et, peut-être, sans la regarder. Il leur a, en vérité, suffi d'oublier que cet art du Vème siècle, étant un sommet, était à la fois le point suprême d'une ascension et le début d'une ^{chute} dégringolade. Rejetant comme barbare tout l'art qui l'avait précédé, ils ne se sont ^{plus} souvenus que de celui qui le suivit et, le restaurant à l'image de celui-ci, ils y exagérèrent peu à peu les défauts qui devaient rendre, aussitôt après la perfection du Vème siècle, les imitateurs de cette perfection mièvres, affectés, ~~de~~ vaniteux - quand, en vérité, toute la grandeur du Vème siècle lui venait de ce que, tout en découvrant la beauté de la souplesse, il demeurait étroitement fidèle à l'esprit même de ceux qui l'avaient formé. Il se bornait simplement à introduire un frémissement vivant dans de persistantes architectures. C'est à cause de cette persistance générale dans les créations du Vème siècle qu'il faut venir à Athènes pour s'assurer de la trahison des professeurs, et aussi que leur antiquité est sans

rapport avec celle qui, en effet, atteint au plus haut point de l'art, je veux dire au parfait équilibre de l'expression ^{et} d'une paix manifestée par la sérénité du visage, ~~et~~ le dégagement discret des membres ^{jusqu'à cette} et de l'harmonie ^{'E-L'} qui continue de s'exprimer à travers l'unité organique et serrée, non plus compacte mais pourtant encore végétale, ~~des corps~~ ^{et} dans leur mobilité ~~et même insinuent la lenteur~~ ^{dont s'est} et l'emprise de ~~leur corps~~ ^{comparés} par une pensée intérieure. [Comme leur ^{chapre} corps est à

la tangence de l'immobilité et de l'expression - ~~leur~~ déroulement ^{de tous les corps} n'exprime rien d'autre qu'une seule pensée continue et

comme la soumission de tous, que dis-je! leur immersion dans une communion identique. Non, je crois que rien n'est aussi décisif pour nous éclairer, rien n'a été si décisif pour m'expliquer à moi-même mon brusque revirement au sujet de ce Vème siècle dont je méconnaissais la grandeur, que la juxtaposition dans une même salle des ruines authentiques et de la savante "reconstitution" des frontons. Tout devient clair par cette confrontation - et d'abord que nous ^{trop longtemps} avons vécu ~~jusqu'à présent~~ sur le malentendu ^{d'un} que nous valait le mensonge ~~des professeurs~~.

Et l'on pourrait presque dire que l'infinie distance qui sépare la réalité antique de l'idée qu'on veut nous en imposer est mesurée par la différence irréductible entre les ~~concep-~~ ^{académiques et} tions ~~la~~ la vérité expressive, ^{elle-ci tenant dans un} qui tient pour les uns dans le ^{celle-là se réduisant au culte} frémissement de l'immobilité et par les autres dans le ~~dé-~~

^{l'un de} chaînement anarchique et vaniteux ~~dans l'orgueil de gestes~~ ^{à travers} par lesquels ne s'exprime que la ^{frambiloprence} pensée d'un moment. Tel est le naturalisme moderne et dont Athènes m'a révélé que le

Vème siècle était demeuré parfaitement ~~adonne~~. ~~C'est sur~~
la foi des professeurs qui, ne sachant pas discerner les élé-
ments d'une beauté qu'ils se chargeaient de nous décrire, ~~ni~~
ni la différence essentielle de la beauté et de la laideur
qui devait immédiatement en sortir, identifia^{ant} ~~ant~~ ^{enfin} la souplesse
et l'anarchie, l'équilibre soumis et la juxtaposition des dé-
séquilibres ~~pour~~, peu à peu, ne nous proposèrent plus que
l'idée d'une Grèce, à son plus haut instant, déjà grisée
~~d'individualisme et d'orgueil~~. Je le répète encore, c'est
exactement le contraire qu'une ~~loyale interrogation des oeuvres~~
~~du Vème siècle nous livre~~. Et ce siècle n'est grand que
dans la mesure précisément de ce parfait équilibre entre la
sensation vivante de chaque individu et son entier engagement
dans la communion de l'ensemble. Les statues isolées et qui
ne prient pas, c'est le IVème siècle qui les engendre. Et
c'est avec elles que la décadence s'affirme et, immédiatement,
s'accomplit. ~~Mais confondre le IVème et le Vème siècles,~~
^{Confondre ou simplement rapprocher}
c'est témoigner d'une totale incompréhension des caractères
de la beauté et de l'imperceptible, mais suffisante nuance
qui sépare à jamais la beauté de la laideur. La laideur,
c'est ~~purement et simplement~~ l'isolement satisfait et la
~~XXXXXXXXXX~~ suffisance de l'individu. Isolement et suffisance
radicalement absents de l'art inspiré de Phidias qui héri-
tait, pour la porter à sa perfection, d'une longue et peut-
être un peu barbare tradition, mais d'une tradition du moins
irrécusablement religieuse.

+

(X)

Je crois que c'est un peu à la manière dont me touchent les statues du Vème siècle que me touchent aussi les colonnes du Parthénon et des Propylées, comme des personnes vivantes sans doute, mais humbles, discrètes, soumises. Aussi ne peut-on même pas dire que toutes les colonnes grecques aient la grâce de celles-ci - ni même toutes les colonnes du Vème siècle. C'est très strictement dans l'ordre dorique que cet art de la colonne trouve sa parfaite expression. Et il n'en est point de plus haute : peut-être la raison en est-elle que rien, dans ces colonnes, n'est gratuit. [Que nous voici loin de l'art faisandé dont notre jeunesse eut la folie de se nourrir, et qui faisait d'être "gratuit" le motif de sa beauté. Exactement à l'opposé, tout détail est ici intimement exigé, mais son exigence coïncide précisément à celles de l'ensemble, comme les membres d'un vivant organisme qui se répondent sans bavarder. Les cannelures mêmes, on sent que c'est dans toutes ses dimensions que l'esprit du monument l'exige, tandis que les ioniennes ne sont déjà plus rien que de factices et gênants ornements. Ce serait donc là le secret de cet art : que, jusqu'au détail, tout y participe d'une identique révélation. Un tel emboîtement des cellules et de leur organisme, ce n'est pas la raison qui suffirait à l'inventer. Et d'ailleurs, combien de temps dans cette anarchique société athénienne, un tel équilibre réussit-il à se maintenir? Sans s'abandonner à d'aussi fantaisistes hypothèses que celles des exégètes laïques quand ils commentent les Ecritures, ne

peut-on penser que s'il avait dépendu de la raison de le créer, son maintien en eût peut-être également dépendu. En vérité, il devait être lié à quelque mouvement spirituel dont la profondeur nous échappe et qui correspond, dans la plastique, à la plénitude verbale de la Bible, où, par le génie d'un peuple également sémite, Dieu consentit à se manifester. Oui, vraiment, ces quelques colonnes nous parlent encore. Ne songeons point au ciel qui les traverse et qui les rend si déchirantes, mais à ce durable colloque qu'elles poursuivent encore. Il n'y a pas, entre les livres de la Bible, plus de souplesse, de vie, ni d'harmonie, qu'entre ces personnages de pierre que toute statue a quittés. Et, sans doute, ces statues précisaient-elles le sens de ce muet langage. Mais leur absence est plus éloquente encore puisqu'elle souligne **que** la conversation n'avait jamais cessé d'être sous-jacente aux formes qui l'accompagnaient, d'être incrustées aux moindres replis de la pierre. [Ah! cette conversation qu'on entend circuler de verset à verset et - si différentes qu'elles se veuillent - à travers toutes les parties de la Bible, on la saisit ici; comme elle se moque des mots dont pourtant elle se sert, *elle* se moque des formes dont notre faiblesse a besoin pour l'entendre. Que vient-on nous parler de raison; et de quel droit nos sourds réduisent-ils, à une sagesse où la nature n'atteint pas, cette révélation d'un univers où la beauté nous dit que ce n'est plus la chair qui est vivante, mais le squelette et la pensée ? Et que la chair ne s'anime que dans la mesure où elle se soumet à ce qui se dissimule.

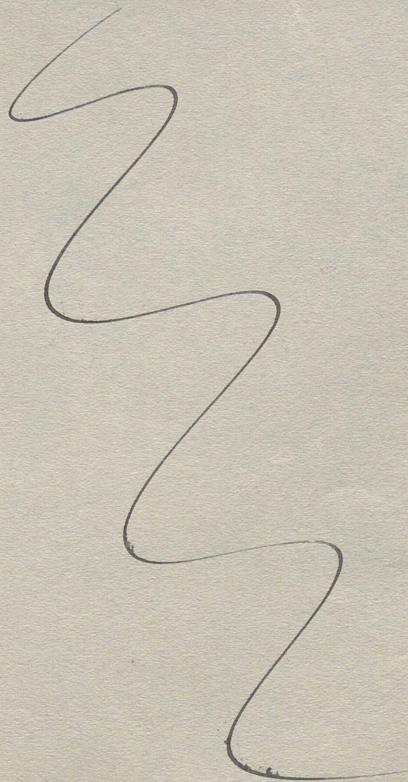
Oui, c'est d'un sens aussi caché que celui de la Bible que ce temple *vous parle*. Et c'est par lui seul qu'il réussit à nous toucher. Ce sens intime, cette parfaite harmonie où ne circule plus hélas! la riante adoration des corps bien ordonnés, des porteurs d'offrandes, des athlètes et des jeunes filles, il nous le livre encore, il rit encore - mais non plus comme un temple vivant, plutôt comme un témoignage pareil à celui de la Bible, à présent que ne le comprend plus le peuple qui s'en trouve chargé. [Deux témoignages qui se répondent, l'un, immobile, dans la lumière qui danse autour de lui; l'autre qui se déplace dans l'espace et le temps. Deux témoignages qui ne se soutiennent plus que par la nécessité où ils sont de continuer d'être portés. [Cette grâce, au pied des colonnes du temple de Sounion, entre la terre, le ciel et la mer, il me semble la découvrir aussi. Et nous avons bien le droit de nous réjouir du jeu qu'elles jouaient, et qu'en dépit de leur mutilation elles jouent encore ici sans défaillance et sans regret, puisque c'est ici que nous les trouvons et qu'elles n'ont rien perdu de leur beauté. Le jeu avec la lumière? Mais voici qu'à présent le ciel est sombre. Et, toutes grises, elles jouent encore. La lumière les baigne, mais elles ne dépendent pas de la lumière. Ce n'est à rien de créé que leur joie se destine. Ni à l'exaltation de l'homme, ni à celle des lieux qui les entourent. Il n'y a pas moyen de douter, quand on les regarde avec amour, qu'elles ne soient ce témoignage d'un sens secret où la raison n'a plus que la plus faible part. C'est l'adoration par les formes que ces quelques colonnes ont réussi à me livrer. Jamais je ne m'étais douté que des colonnes fussent capables

intervalle

d'adorer. Les colonnes romaines n'adorent pas. Elles chantent vaniteusement la gloire des guerriers et des empereurs. Celles-ci n'ont pas souci de l'homme. Elles sont indubitablement consacrées. Et qu'importe, encore un coup, que ce ne soit pas au Christ, puisque c'est à l'Amour que précisément le Christ devait incarner? [Comme les patriarches et les prophètes, ce sont des préfigures : préfigures du Christ dans le marbre. Et comme Dieu, par Lui seul, devait vouloir être adoré, parce que les formes, ici, accédèrent, un temps, à la parfaite harmonie, c'est par leur harmonie que Dieu consentit un temps à s'entendre louer. L'idolâtrie n'est pas là. Elle eût été pour l'homme de s'adorer. J'ai beau interroger, j'ai beau solliciter dans ce sens les corps ici qui me servent de texte, dans ce bref intervalle où se réalisa la perfection, je ne déchiffre rien de tel - mais tout à l'opposé une parfaite, une profonde, une minutieuse louange dans la pleine lumière de l'Amour incréé. C'est aujourd'hui qu'est l'idolâtrie, chez ceux qui aspirent à retourner à ce qu'ils croient être ce passé, comme si l'histoire était réversible - comme si le temps qui fut parfait le serait encore s'il revenait, et comme si pouvait reflourir par la volonté de l'homme ce qui fleurit une fois par la grâce de Dieu. Mais telle continue d'être l'absurdité des professeurs que, de ce temps qui chantait la beauté, ils souhaitent le retour, sans s'aviser que sa grandeur à leurs yeux qui la dénaturent était fonction de ^{d'une} ~~la~~ piété. ^{qu'ils n'ont plus.} (Ils rejettent l'Amour tel que Dieu nous accorde à présent de le connaître. Et, prétendant n'aimer que la beauté païenne, ils oublient ~~qu'elle fut~~ ^{que la leur en est} une caricature.

O miracle du Vème siècle, ô miracle de quelques années de ce siècle, c'est ici et d'un coeur sans prévention qu'il faut venir pour te louer, et prendre, à travers ta brièveté, une pleine conscience qu'à l'esprit catholique il n'est rien de parfait qui puisse être étranger. *Car* rien n'est parfait qui ne soit consacré.

, d'une certaine façon,



+

Epidaure : Peut-être était-ce une station thermale. Et n'est-ce pas après avoir constaté qu'on y guérissait qu'on se mit à y adorer Esculape? Tandis que c'est exactement l'inverse qui s'est passé à Lourdes : les guérisons y ont ~~xxx~~ suivi les Apparitions.

Toujours les deux Sources...

Epidaure : restes sans intérêt comme toutes les ruines hellénistiques et romaines. A quoi bon exhumer ces vestiges de nos habitudes les plus ridicules. Ce n'est pas leur désaffectation millénaire qui peut leur valoir de l'intérêt. Il y a tout autre chose à Mycènes, à Tyrinthe : les constructions cyclopéennes y portent l'empreinte de la grandeur et témoignent d'un temps où ce n'étaient pas les aises de l'homme qui importaient, mais sa consécration et son absorption dans le travail commun. Ce que le communisme nous vaudrait ~~de nouveau~~ s'il était religieux. 1

Il fallait que je me décide à venir à la proue de ce bateau qui me ramène en Occident pour me sentir tout à coup l'esprit libre. Comme après la traversée d'un long tunnel où je me fusse acharné contre le monde et contre moi. Tant de spectacles ont glissé sous mes yeux, si changeants, si diversement occupants, et qui me donnaient une successive angoisse de leur importance exclusive, qu'à présent, délivré d'eux, délivré de moi-même, il me semble reprendre pied dans un plus réel univers et me dégager d'un cauchemar. Pas plus Mycènes que Delphes, ni Athènes que Jérusalem, rien de ce que j'ai crû aimer n'a laissé de trace dans mon coeur. La rapidité avec laquelle tous ces lieux se sont succédés, le déchirement auquel je fus en proie, tout a cédé d'un coup à la brise qui fouette mon visage, et à cette triomphante impression de m'avancer à la rencontre de ma liberté. [Que me sont à présent toutes ces formes dont j'ai si vite épuisé la vertu? Que me sont toutes ces formes auprès de cette vaste étendue que rien ne brise, auprès de cette absence de forme qui répond seule à mon profond désir. Ce que j'ai le mieux aimé, ma pensée le corrompait encore; j'y étais tout présent, tout mêlé. Ici plus rien ne s'oppose au pur écoulement de la joie. Fallait-il ce bateau désert, et la brusque curiosité que me remet au coeur un ancien souvenir, pour qu'après tant d'expériences je découvrisse enfin ce qui ne change pas et qui m'est le plus cher? Ni les créations humaines, ni la figure trop variée de la terre, rien de ce qui affecte une fixité ne peut combler mon coeur. Rien de ce dont la forme ne

semble se limiter à des lignes, dans le temps et l'espace, que pour offrir à nos pensées un prétexte clandestin et comme un piège où se saisir. Mais ce pur spectacle où l'étrave immobile s'avance sans trembler. Le silence dans lequel ne cessent de se répondre l'infini bercement de la mer et le glissement d'un soleil qui a cessé de brûler - ce dialogue où il nous est tout à coup permis d'intervenir sans le troubler, non plus mes pensées ni mon coeur, j'y reconnais l'image du plus interdit d'un amour qui n'est plus de nous-mêmes.

○ souffles qui m'enveloppez de votre étreinte continue, entre vos ailes se dissipe mon corps, s'envole ma pensée, - ô mer qui affectes tant de formes les unes dans les autres confondues, tellement que vous êtes la forme de ce qui a dépassé la forme - ciel, soleil, avec lenteur qui vous engloutissez, ce n'est plus de nous que vous nous proposez l'obstacle; mais vous nous parlez d'un monde plus réel où tout être s'est renoncé.

Plus rien à présent ne subsiste de toi, soleil disparu dans la mer, mais ta lenteur, ta régularité, le fatal déroulement de ton cours, que ton sillage effacé trouve donc plus d'écho que tant de souvenirs où nous croyions nous prendre! Fallait-il donc que se développe, avec tant de détails, la courbe de ce long voyage, pour que je puisse entendre ce langage sans mots?...

Derrière nous s'avance la puissante carcasse, le mât droit, les agrès, l'immobile univers de cordages, de treuils, d'ancres et d'embarcations - un monde chargé des engins de sa propre vie. Tout cela s'avance en glissant dans le crépuscule qui nous circonvient - tout cela sans souci de sa beauté, fend la ténèbre qui s'épaissit. O Dieu rendez-nous pareils à ce vaisseau, et laissez-nous nous aussi nous mêler, sans reprise et sans retour, au glissement de notre plus vitale nécessité.

Je songe à toi, vaisseau immobile dans le jour qui tourne, roche de l'Acropole où je déchiffrai tant de préfigures. Il ne s'agit plus de préfigures à présent. Mais d'un Amour qui veut être adoré sous un ciel sans accidents. Non plus de la consécration d'un lointain passé - d'évidence, de sacrifice et de félicité.

Encore sur le gaillard avant? Nous quittons Messine. Un matelot en bleu de chauffe s'installe près de moi. Je lui adresse la parole. A peine s'il me répond. Ma tentative de sympathiser se heurte à une hostilité sans faille. Je le sens bien : il n'est plus d'unité de langue, ni de nation; il n'est plus rien de commun entre ^{les hommes.} nous. Le monde est divisé en deux classes et, malgré toute ma sympathie pour celle des opprimés, je suis, ^{par} ~~XXXX~~ eux-mêmes, reclus dans celle des oppresseurs. Vraiment/^à cet extrême avant du bateau qui m'emporte, toute sen-

sation s'avive. Mais ce soir j'ai nettement l'impression qu'il n'y a rien à faire, que le monde est en proie à l'orgueil à la jalousie, à la haine. Il n'y a rien à faire pour sortir de soi. Et devant nous la mer étale, la nappe infinie nous propose la paix. Il n'y a rien à faire : nous sommes dans la division. Suivrai-je mon coeur ? il me porte vers eux. Mais comment trouver son expression la meilleure?

Deux heures après, j'en interroge un autre. Il me raconte qu'il a attrapé une pleurésie au service. Et puis, pensant que peut-être je vais le trahir, je le sens gêné de s'être livré. En vérité, je songe à ce qu'il doit souffrir pendant ses quarts, surtout l'hiver dans la nuit glacée. Quand aurons-nous jamais payé à ces malheureux ce que nous leur devons? Il ne me semble pas que leur haine soit tout à fait injustifiée. Ce n'est tout de même pas eux qui ont commencé à être sans pitié. Notre férocité vaut ~~au moins~~ la leur.

Et comment leur parler de Dieu quand nous ne leur assurons même pas les moyens d'exister? Comment leur prêcher de se résigner, quand c'est nous qui profitons de leur misère? La barbarie moderne a réussi ce miracle ^{a rebours} : de faire ^{croire aux} ~~la reli~~

peuvers que la religion ^{est} un luxe de bourgeois!

Pour pouvoir *evangeliser* ^{le} ~~un~~ peuple, il faut ^{donc} commencer par "tout vendre". ~~Leur souffrance à eux vaut toutes nos pratiques religieuses.~~

C'est à partir de ce moment là que nos pratiques religieuses reprendront au grès d'un coup de la force.

ROME

Rome - Surprise à Saint Pierre où je passe la fin de mon seul après-midi romain : je retrouve la liturgie. Elle seule ranime un monde de foi, d'espérance et de charité que je croyais mort et qui n'attendait que cette provocation pour se ranimer.

Rome seul, auprès de quoi Jérusalem n'est que le lieu où il faut adorer Dieu dans la nuit et la pauvreté, dans une confiance aveugle. Ici tout devient clair et certain. C'est ici le temple de la foi triomphante. Rome, Jérusalem, Constantinople, Athènes et de nouveau Rome. Dieu me gâte. L'horreur du péché dans la joie se dissipe.

~~J'avais terriblement besoin de n'avoir plus rien à voir.~~

J'avais terriblement besoin de n'avoir plus rien à voir.

Juin 1934

René SCHWOB
